NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

115 N° 1 1993

L'Église d'Haïti: histoire d'une naissance

Gilles DANROC (op)

p. 69 - 84

https://www.nrt.be/fr/articles/l-eglise-d-haiti-histoire-d-une-naissance-104

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

L'Église d'Haïti : histoire d'une naissance

À quel moment peut-on parler d'Église présente dans un pays ou une culture ? La réponse n'est pas si simple, elle engage toute une vision de l'Église et de la mission, lourde de conséquences. Quels critères choisir ? La présence de baptisés, la constitution d'une Église locale autour d'un évêque ou l'évangélisation d'une culture traduite en une pratique chrétienne — liturgique, sociale, politique — avérée ?

Dès 1492, Christophe Colomb plante la croix au Môle Saint Nicolas, au Nord-Ouest d'Haïti ; le baptême des Indiens commence. Après le partage de l'île en 1697 entre la France et l'Espagne, le système esclavagiste se légitime de la mission de baptiser les esclaves noirs arrachés, disait-on, à la barbarie[1]. Le Concordat de 1860 entre le gouvernement d'Haïti, indépendant depuis 1804, et le Vatican jette les bases de la création d'une Église locale. Ce n'est qu'en 1953 que le premier évêque haïtien est sacré, avant d'être expulsé par le Président François Duvalier, qui va se targuer d'avoir négocié en 1966 la mise en place d'un épiscopat noir[2]. Toutefois la manifestation d'une telle violence pendant la dictature de plus de trente ans certifiait qu'Haïti n'était pas « le pays de civilisation chrétienne » décrite dans les discours officiels. De même le premier silence de l'Église pendant la plus grande partie de cette dictature en dit long sur sa faiblesse réelle. Ce n'est peut-être qu'en apprenant à lutter contre la dictature dans les années 80 que l'Église d'Haïti a appris sa propre naissance et affirmé une identité où tout un peuple s'est reconnu.

Cette perspective historique, où se cherche une Église locale en train de naître, nous renvoie à l'événement récent de la célébration du cinquième centenaire de la « découverte » du nouveau monde. La présentation de l'histoire et de l'actualité de l'Église d'Haïti effectue

---

1. On sait que le roi Louis XIII finit par accepter un tel système, présenté comme la meilleure voie pour évangéliser les esclaves. Par ailleurs Louis SALA-MOLINS a étudié les fondements de cette affirmation dans son édition du Code noir : *Le Code noir et le calvaire de Canaan*, Paris, P.U.F., 1987, et Antoine GISLER a vérifié tout ceci à partir des témoignages des Antilles françaises : *L'esclavage aux Antilles françaises, XVII^e-XIX^e siècle*. Contribution au problème de l'esclavage, Paris, Karthala, ²1981.

2. Lire le livre étonnant de François DUVALIER, *Mémoires d'un leader du Tiers Monde*, Paris, Hachette, 1969, qui, contrairement au sens du titre, relate la négociation avec le Vatican et la création d'un épiscopat noir.

donc une sorte de bilan de la première évangélisation[3]. Un tel bilan ne peut se faire en dehors de l'analyse de la société haïtienne, lieu de vérification de l'évangélisation. C'est pourquoi cet article se présente en deux parties.

La première, historique, étudiera les trois temps de l'histoire de ces 500 ans : – l'époque coloniale espagnole ; – l'époque coloniale française ; – l'époque néo-coloniale jusqu'à nos jours.

La seconde, problématique, tentera de dégager les perspectives ecclésiologiques aujourd'hui, en particulier les chances d'une évangélisation véritable de la culture haïtienne.

J'ajoute que l'histoire d'Hispaniola, Saint Domingue et Haïti n'est qu'un paradigme parmi toutes les histoires de ces 500 années en Amérique Latine. En Grande Terre, au Mexique, au Pérou, au Brésil, les solutions seront différentes. Mais, à cause même de son insularité, l'histoire haïtienne révèle comme à la loupe la vraie nature de la « découverte » et de l'« évangélisation ».

I. - Perspective historique

Les deux perspectives, historique et ecclésiologique, s'appellent l'une l'autre. Je rechercherai donc dans cette histoire paradigmatique d'Haïti les éléments nécessaires au discernement de la naissance d'une Église.

1. La conquête espagnole

Hispaniola, première terre importante où Christophe Colomb jette les bases d'une colonisation, révèle et pousse à l'extrême les ambiguïtés de la découverte du Nouveau Monde[4].

Dès le lendemain de son arrivée, Christophe Colomb note dans son journal de bord que les Indiens sont beaux et pacifiques ; le pays est luxuriant mais, ajoute-t-il, « je m'employais à savoir s'ils avaient de l'or » (*Journal* du 13 octobre 1492)[5].

Veut-on apporter l'Évangile ou rapporter de l'or[6]? Et si, en toute bonne foi, on se donne ces deux buts, comment est-il possible qu'ils

---

3. Ce bilan a été fait pour Haïti et le reste de l'Amérique Latine dans le livre collectif *Les rendez-vous de Saint-Domingue*, sous la direction de B. LUNEAU et I. BERTEN, Paris, Centurion, 1991.
4. L.N. RIVERA PAGAN, *Evangelisación y violencia. La conquista de América*, San Juan, Puerto Rico, Editorial Cemi, 1990.
5. Paris, La Découverte, ^{2}1991.
6. G. GUTIÉRREZ, *Dios o el oro en Las Indias Siglo XVI*, Lima, C.E.P., 1989 ; trad. franç. *Dieu ou l'or des Indes occidentales. 1492-1992*, Paris, Cerf, 1992.

apparaissent conciliables ? La couronne royale d'Espagne se veut catholique mais affirme sa soif de puissance. L'or du Nouveau Monde servira à Charles Quint pour constituer cet Empire où le soleil ne se couche jamais. Un tel projet peut-il permettre l'annonce d'une Bonne Nouvelle aux pauvres ? D'autant plus qu'une fois l'or d'Hispaniola avidement épuisé, l'agriculture tropicale va devenir le principal enjeu économique. Le système militaro-agricole de l'*encomienda*, inauguré en Espagne sur les terres reconquises aux « infidèles », va finalement introduire l'esclavage dans les Indes de l'Ouest.

L'équilibre social et écologique d'Hispaniola, île très peuplée — on évalue à plus d'un million les Indiens Taïnos et Cibouey qui y vivaient à la fin du XV[e] siècle — va être complètement rompu. En 1516, la communauté dominicaine de Santo Domingo envoie un mémoire très précis à Séville : il ne reste que 16 000 Indiens. De là toutes les recherches non pas pour changer un système inhumain, mais pour trouver une autre main d'œuvre. Elles aboutiront à la traite des Noirs. Ainsi Frère Antonio de Montesinos avait raison de dire aux colons lors du 4[e] dimanche de l'Avent 1511 : « Et ces Indiens, sont-ils des hommes ? » En vérité, le système même de la conquête n'a jamais considéré l'Indien, le « découvert », l'autre, comme un homme et les sociétés indigènes comme des cultures à part entière. La technique des armes à feu et la supériorité militaire ont complètement détruit un rapport égalitaire. Écrasé, l'autre est inexistant. Dans un tel engrenage de conquête et de destruction, la mission évangélisatrice est-elle pensable ? Le minimum des conditions de possibilité, à savoir le respect des droits du non-chrétien exigé par Las Casas, n'est même pas réuni[7]. « Il vaut mieux un Indien vivant qu'un baptisé mort[8] », affirmait-il avec raison. On trouve, aujourd'hui encore, une lointaine trace de cette problématique originaire du baptême. Ce dernier ne fait pas entrer dans une communauté de baptisés ou encore ne fait pas d'un homme un enfant de Dieu ; il lave du péché originel, qui a déshumanisé l'homme et l'a réduit au rang de bête sauvage. Ainsi il faut baptiser l'enfant pour qu'il devienne homme. En revanche, en pays de chrétienté, grâce à l'Église, on est homme, donc civilisé, et finalement supérieur.

---

7. B. DE LAS CASAS, *De l'unique manière d'évangéliser le monde entier*, Paris, Cerf, 1990, ch. 6.

8. ID., *L'évangile et la force*, édit. M. MAHN-LOT, Paris, Cerf, [2]1991, p. 120-126, 148-151, 161-169.

Las Casas a vu, avec une acuité étonnante et progressive, ce que son temps ne voulait pas voir. La vraie contemplation, d'où naît la théologie, permet de voir ce que le monde ne veut pas voir en son auto-aveuglement. Au début de l'époque moderne, caractérisée par le refus de l'autre — en 1492 l'Espagne expulse les juifs et refoule les musulmans —, la contemplation devient aussi prophétique et politique. Las Casas inaugure la théologie moderne, comme théologie du regard, comme théologie de l'altérité et du respect des droits. Toutefois, il ne remettra pas en cause la remise par la papauté d'une partie de la terre à la couronne d'Espagne aux fins de l'évangélisation.

Alors qu'avec la prise de Constantinople par les infidèles en 1453 l'Europe chrétienne était contestée dans sa force, le *requirimiento* affirmait sans ambages la séquence étonnante en sa continuité : Dieu le Père, le Christ, son vicaire le Pape et son représentant le Roi d'Espagne.

La conquête le prouve, l'Espagne du XVI[e] siècle n'est pas chrétienne. Il s'y trouve, minoritairement, des chrétiens remarquables. Un marin, un soldat, un gérant d'*encomienda*, un colon, ne sont pas, parce qu'Espagnols, de bons chrétiens ni a fortiori de bons évangélisateurs. En Hispaniola, terre circonscrite par la mer, le constat ne souffre aucune contestation : la première évangélisation des Indiens aboutit à l'échec absolu, tous les Indiens en sont morts. La conquête a révélé son vrai visage.

2. *La colonisation française*

En 1697, au traité de Ryswick, l'Espagne abandonne à la France la moitié Ouest de l'île, qu'on appellera désormais Saint-Domingue.

L'expansion économique de la France passera désormais par le développement technique des colonies. Saint-Domingue sera la forme la plus achevée du système esclavagiste et la France la préférera au Canada et à la Louisiane. Un Français sur huit, à l'aube de la Révolution de 1759, vivait des bénéfices de Saint-Domingue[9]. On connaît bien l'inhumaine traite des noirs et moins bien l'affreuse et rigoureuse organisation du travail dans les ateliers et les plantations. Un esclave, exclu de toute vie sociale, vivait en moyenne sept ans[10]. À la fin du XVIII[e] siècle, 30 à 40 000 colons français tenaient sous leur domination 500 000 esclaves et « hommes de couleurs », les affranchis, les domestiques et les noirs libres, qui en 1804 prendront le pouvoir.

9. J. CAUNA, *Au temps des Îles à sucre*, Paris, Karthala, 1987, *passim*.
10. C. MEILLASSOUX, *Anthropologie de l'esclavage, le ventre de fer et d'argent*, Paris, P.U.F., 1986, spécialement p. 99-116.

Par ailleurs, l'analyse du peuplement blanc montre bien que la formation chrétienne des colons, hommes et femmes, dont certains partaient aux colonies pour échapper à des peines de prison, laissait à désirer ou même se révélait inexistante. De nombreux techniciens et bureaucrates faisaient partie de la franc-maçonnerie ou s'adonnaient à la magie noire ou blanche. Beaucoup de ces pratiques, d'origine française, ont été intégrées dans le Vaudou. Dès lors, on peut se demander si un tel personnel était apte à l'évangélisation de Saint-Domingue. Or tel était le but et la légitimation de la colonie. Le Roi Louis XIII, connu pour sa piété, par exemple, n'accepta l'esclavage que quand on réussit à le convaincre que c'était la seule façon d'évangéliser ces barbares. Un colon pouvait-il, entre deux coups de fouet, apprendre le Notre Père à ses esclaves ? Le clergé, quant à lui, était sous la coupe du tout-puissant Ministère de la Marine, qui en assumait la formation et contrôlait ses aptitudes à « consolider le système colonial ». L'usage du créole était interdit, même pour le catéchisme. En 1762, les jésuites furent expulsés de Saint-Domingue pour n'avoir pas condamné la fuite des esclaves — le marronnage — et pour avoir expliqué la Bible en créole. Enfin le clergé et les religieux avaient eux-mêmes des esclaves et devaient tirer de ce système des bénéfices substantiels. On dit qu'ils traitaient leurs esclaves plus humainement[11]. Comment un tel système si rigoureux a-t-il pu être accepté autant par la société que par l'Église ? Le siècle des Lumières, si fier de sa conquête de la liberté, de sa lutte contre les préjugés, a globalement accepté l'esclavagisme et refusé de le condamner[12]. La Révolution Française sera partagée : elle supprimera l'esclavage en 1794 mais, dès 1802, Napoléon le rétablira. L'Église, quant à elle, modernisée et repliée sur elle-même dans ses conflits internes, n'aura pas la force d'être prophétique. Le Code Noir, chef d'œuvre de monstruosité policée, sera promulgué en 1685, sans aucune opposition des moralistes, la même année que la révocation de l'Édit de Nantes, par où la France expulse les protestants et en fait se ferme à l'autre pour mieux accumuler ses privilèges. « Là où est l'Esprit, là est la liberté », disait saint Paul (*2 Co 5*, 17). Pour la libération des esclaves, on pourrait aussi dire : là où est la liberté, là est l'Esprit. Haïti fête en 1991 le bicentenaire de la révolte des esclaves, qui aboutira le 1er janvier 1804 à l'indépendance du pays. La naissance de l'Église n'est pas dans l'établissement d'une Église coloniale, bras spirituel

11. A. GISLER, *L'esclavage...*, cité n. 1, p. 176 ss.
12. M. SALA-MOLINS, *Le Code noir...*, cité n. 1, p. 208-280.

de l'oppression, mais dans cette soif de liberté déposée par Dieu au cœur de l'homme et exprimée en révolte contre l'inhumanité[13].

3. L'époque néo-coloniale

L'étonnante indépendance de la première république noire du monde ne sera pas suivie de la libération totale follement espérée. Les leaders de la guerre de libération vont occuper le pouvoir colonial sans vraiment en changer la nature. L'élite des villes va asservir la majorité paysanne et l'exclure de la vie culturelle et politique. La dictature duvaliériste (1957-1986) ne sera que le couronnement d'un tel système, qui mérite le nom de néo-colonialisme. Pourtant l'indépendance de cette moitié d'île avait un caractère radical : tous les colons blancs ont fui ou ont été massacrés. S'ensuit pour l'Église une période décontrôlée de 1804 à 1860, date du Concordat avec le Vatican[14]. Quelques prêtres plus ou moins aventuriers, quelques légats envoyés par Rome pour sauver la situation se succèdent irrégulièrement pour assurer tant bien que mal la continuité, mieux, la façade d'une présence d'Église. C'est, au contraire, une période très féconde pour la fondation du Vaudou comme une sorte de religion-culture pour tout le pays. La répression coloniale ne lui avait pas permis de se forger à partir de l'extraordinaire diversité des langues, des rites, des lignages et des esprits. Le Vaudou avait dû se réfugier derrière l'apparence des rites catholiques pour commencer d'exister. Non pas, donc, simple syncrétisme mais stratégie de survie. Le nouveau pouvoir indépendant, voulant à toute force ressembler à un État, à l'égal des grands pays européens[15], va chercher la bénédiction de l'Église, sa caution. Ainsi le Vaudou continuera-t-il à jouer de l'apparence (rites catholiques : baptême, procession, etc.) et de la réalité (reprise et création d'une religion de type animiste imprégnant tous les actes de la vie personnelle et sociale). Par suite de nouveaux troubles en milieu rural, les élites au pouvoir font appel à l'Église, le Concordat est signé en 1860 : le catholicisme devient la religion de la majorité des Haïtiens, mais qu'est-ce alors qu'être catholique ? En revanche, l'Église vient cautionner ce nouveau pouvoir et, par le biais des écoles et des paroisses, civiliser le peuple

13. *Cahier : Évangélisation d'Haïti 1492-1992.* Vol. 2. *Révolution de 1791.* Port-au-Prince, Conférence haïtienne des religieux, 1992.
14. A. CABON, *Notes sur l'histoire religieuse d'Haïti*, Port-au-Prince, Collège Saint-Martial, 1933.
15. La pièce de théâtre d'Aimé CÉSAIRE, *Le Roi Christophe*, le montre de façon étincelante.

paysan considéré comme barbare. Tel est le statut de l'Église concordataire. Cependant un pas est fait vers la constitution d'une Église locale, jusque là empêchée, avec la nomination des premiers évêques et la constitution d'un clergé missionnaire attaché à Haïti. La stratégie de participation et de civilisation des campagnes s'avérant fort longue, le nouveau pouvoir fera appel à l'occupation américaine (1915-1934), puis, finalement, se décidera pour la forme dictatoriale avec François Duvalier. Après avoir expulsé les évêques missionnaires et le premier évêque noir, Mgr Rémi Augustin, il va négocier avec le Vatican en 1966 la constitution d'un épiscopat haïtien. Ce dernier ne pourra s'élever clairement contre la dictature qu'à la fin de l'année 1980. Il faudra même attendre la fuite de l'archevêque de Port-au-Prince, considéré comme ami et soutien des Duvalier, le 7 janvier 1991, pour que la situation puisse s'éclaircir. Ainsi est-ce seulement aujourd'hui que l'on peut dire qu'après une longue préparation, les conditions sont réunies pour la naissance d'une Église haïtienne[16].

4. Bilan de cette préparation

Le temps des semailles a été long pour l'Église qui est en Haïti. L'Esprit Saint, l'Esprit de la liberté, en a été le grand artisan contre la volonté des puissants et en dépit de l'Église elle-même. Voici quelques uns des principaux obstacles à la naissance d'une Église, révélés par l'histoire d'Haïti.

– L'évangélisation a été la légitimation d'un processus complexe de conquête et de domination, qui n'a pas pu être analysé et présenté à la conscience chrétienne sinon par le courant Las Casien minoritaire.

– Les moyens employés : la force, le système esclavagiste sont absolument incompatibles avec le principe d'adhésion libre au don de la foi. Le silence de l'Église sur ce point est dramatique. Comme le dit si bien Las Casas : « Nous avons été envoyés comme des loups au milieu des brebis[17]. »

– Dans le cadre d'un système perfectionné de domination — conquête et esclavage —, les Indiens, les Noirs, les pauvres ne peuvent capter que l'extérieur du message pour organiser leur survie. Seule l'extériorité du christianisme a été revue et réinterprétée par la culture haïtienne en formation. Il n'y a pas eu, à propre-

16. Sur tout ceci, voir le livre collectif : *Le phénomène religieux dans la Caraïbe*, sous la direction de L. HURBON, Montréal, CIDIHLA, 1989.
17. B. DE LAS CASAS, *L'évangile et la force*, cité n. 8, « Octavo Remedio » (1542), p. 148-151.

ment parler, de prédication de la foi. Le pouvoir la jugeait trop révolutionnaire et l'usage du créole était interdit aux missionnaires.

– Il était aussi interdit par l'ordre répressif d'organiser la communauté qui aurait permis aux esclaves de prendre conscience de leurs forces. Au contraire, la politique majoritaire se servait de la dispersion des ethnies et des familles, ainsi que du cloisonnement des ateliers pour mieux régner. Ainsi la formation d'une Église locale a été systématiquement repoussée en Haïti.

– Sans prédication ni communauté chrétienne, le système ne permet pas la construction de l'Église. Il devient le lieu d'une ambiguïté fondamentale entre l'Église et ses clercs d'une part, la culture et la population d'autre part.

– Le Dieu de Jésus-Christ a été annoncé par la force. Il est donc devenu le Dieu des Blancs, le Dieu des forts, dont il vaut mieux s'attirer les faveurs. Cette inversion accentue l'ambiguïté déjà notée et bloque toute tentative d'annonce, dans un cadre répressif, de la Bonne Nouvelle proposée à la liberté des pauvres par un Dieu unique et miséricordieux.

– L'absence du respect de l'autre, de sa culture, le manque d'ouverture à ce qui n'est pas soi reste le principal obstacle à l'appel du Christ ressuscité pour *aller* évangéliser. Se *quitter*, tout quitter pour une mission à l'exemple d'Abraham et des prophètes, *rencontrer* Dieu en rencontrant l'autre, le frère, sont les préalables absolument nécessaires à toute évangélisation et constitution d'Église. Le Concile de Trente en est un exemple à méditer : malgré la longue présentation de son œcuménicité, il n'aura pas un mot, tout occupé qu'il est par le problème européen de la Réforme, pour le Nouveau Monde ou pour l'Orient. Saint François-Xavier arrive au Japon pendant que le Concile se réunit[18].

Mais de l'excès de souffrance du peuple haïtien, l'Esprit a fait surgir l'élan de libération, préalable véritable à l'annonce d'une Bonne Nouvelle et une culture de résistance nécessaire à la construction d'une Église locale.

II. - Problématique de la naissance actuelle d'une Église

Annoncer l'Évangile et guérir de toutes maladies ou possessions, ainsi se résume la tâche de l'Église évangélisatrice. En cela, elle est

18. P. DE LETURIA, S.J., *Perchè la chiesa ispano-americana non fu rappresentata a Trento*, dans *Concilio di Trento.* Revista commemorativa del IV Centenario, n°1 (1942) 35-43.

l'écho du Verbe fait chair, lui qui parle et cela est. La parole et la communauté réunies par l'Esprit sont, pour plagier saint Irénée : « les deux mains du Père à l'œuvre dans le monde »[19]. Nous aborderons ainsi successivement : – les éléments principaux de l'Église des pauvres ; – le modèle ecclésiologique qui se dessine dans cette naissance ; – la signification universelle de ce modèle.

1. Les éléments principaux de l'Église des pauvres

Il semble aujourd'hui normal que, dans le pays le plus pauvre du continent américain, l'Église naisse comme l'Église des pauvres. Il n'en a pas toujours été ainsi. Le combat contre la dictature a permis cet accouchement dans la douleur. En voici les éléments principaux, qui se sont mis en place depuis 1980 en Haïti :

– La découverte et la prise en compte des souffrances du peuple haïtien. Peu à peu, la Caritas a refusé « l'assistantialisme » classique pour préférer une stratégie de conscientisation et de regroupement communautaire à l'origine du mouvement de développement alternatif.

– L'organisation « Justice et Paix » pour aider à l'autodéfense des communautés menacées ou la défense communautaire des victimes de la dictature. Un tel combat a été compris comme une exigence venant du baptême et de la solidarité œcuménique. Le lavement des pieds et la parabole du Jugement *(Mt 25)* ont été les passages les plus partagés à cette époque.

– La naissance et le rayonnement, à partir des paroisses rurales particulièrement agressées par la dictature, des communautés ecclésiales de base. Elles s'appellent elles-mêmes « Ti Kaminoté Legliz » (T.K.L.) (petites communautés-églises) ou encore « Fraterniti ». Ce dernier nom en dit long sur la destruction du tissu social et culturel par la dictature et la soif de réapprendre à vivre non selon la violence mais comme des frères et sœurs. Leur visage est haïtien, mais elles se reconnaissent dans la grande prise de conscience de l'Église en Amérique Latine.

– L'unité de la Conférence haïtienne des religieux relevant le défi de la peur et de la violence dès la fin novembre 1980. Le charisme prophétique de la vie religieuse a été immédiatement compris par tout le peuple.

---

19. IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies*, IV, 7, 4, édit. A. ROUSSEAU, *SC* 100, Paris, Cerf, 1965, p. 456 ; cf. *ibid.*, V, 6, 1 ; *SC* 153, p. 73.

– La prise de parole de la Conférence des évêques d'Haïti pour commenter les événements nationaux a initié à une lecture des signes des temps.

– La recherche d'unité au Symposium de 1982 entre la Conférence épiscopale, les religieux, les prêtres et les délégués des paroisses a manifesté au grand jour la réalité de l'Église comme peuple, comme rassemblement concret résumé par le slogan du congrès « L'Église c'est nous, mais c'est l'Église[20]. »

– La confirmation par le Pape Jean-Paul II, lors de sa visite du 9 mars 1983, de la position commune de l'Église d'Haïti lors du Symposium, en particulier l'affirmation : « Il faut que les choses changent ici, il faut que les pauvres reprennent espoir ».

– La créolisation de la liturgie et l'édition de traductions créoles (catholiques et protestantes) de la Bible. Cet effort n'a pas encore abouti à une inculturation haïtienne en profondeur de la liturgie, ni à une remise en main propre de la Parole de Dieu aux communautés de base. Le bel élan suscité par le projet *Palabra Vida* de la Conférence latino-américaine des religieux (C.L.A.R.), traduit en créole, a été brisé net en Haïti[21].

– L'insistance sur la formation des laïcs, autant dans le secteur du développement (Mouvement de Développement Communautaire Chrétien d'Haïti, Institut de Formation des Adultes, Centre de Papaye, Iteca, etc...) que dans la catéchèse et dans les groupes bibliques, a permis une réelle extension de l'activité de l'Église en milieu populaire.

– La tenue d'un concile des jeunes a permis de cristalliser et de formuler les revendications fondamentales qui seront reprises au moment du « déchoukaje »[22] de Jean-Claude Duvalier (28 novembre 1985 - 7 février 1986).

Cet ensemble multiforme et ce réseau souple ont permis la naissance de cette Église des pauvres en contexte de lutte contre une dictature. La période 1980-1986 s'avère exceptionnelle pour sa créativité, pour la manifestation d'unité et la prise en compte d'une

---

20. *Présence de l'Église en Haïti*, Messages et documents de l'épiscopat. 1980-1988, Paris, S.O.S., 1988.

21. Voir surtout au début les textes publiés par Diffusion Information Amérique Latine (DIAL), 45, rue de la Glacière, F-75013 Paris.

22. Le « macoutisme » exprime la politique répressive et sa réalisation par les volontaires de la Sécurité nationale créés par François Duvalier et comme sous le sobriquet de « Tontons macoutes », sorte de Père Fouettard ; voir M.-L. BONNARDOT & G. DANROC, *La chute de la Maison Duvalier*, Paris, Karthala, 1989.

formation de ses nouveaux cadres. Toutefois, la difficile transition démocratique (7 février 1986 - 7 février 1991) a été une épreuve plus douloureuse que la fin de la dictature. En Haïti, comme aussi ailleurs, tout se passe comme si la dénonciation de la dictature rassemblait davantage que la construction d'une société ou d'une Église. Dans cette épreuve, la belle unité entrevue a volé en éclats. L'Église était devenue l'unique espace où s'abritaient et se formulaient toutes les contestations. Après le départ du dictateur, de nombreux autres courants s'affirmèrent dans les syndicats, partis et associations. L'Église — et surtout la Conférence épiscopale — a accepté difficilement de perdre son leadership. L'affirmation de courants a été comprise comme une perte de l'unité. Il est aussi possible d'interpréter cette éclosion comme l'avènement d'une opinion publique dans l'Église, ouvrant à terme sur une unité beaucoup plus profonde. L'interprétation de l'unité du peuple haïtien, considéré comme religieux et capable du meilleur quand il est uni — interprétation privilégiée dans les déclarations épiscopales — ne rend pas compte de la nécessaire diversité, de l'existence de conflits, qu'il faut apprendre à gérer démocratiquement.

Enfin cette période bouleversée va révéler à toute la nation la figure du Père Jean-Bertrand Aristide, jeune prêtre haïtien[23]. Il incarne plus la résistance au macoutisme, ou au néo-macoutisme de la transition démocratique, que l'opposition aux Duvalier. Par lui, l'Église des pauvres et plus largement le peuple haïtien ont compris leur refus de la pseudo-démocratie que l'on voulait imposer en Haïti. Le Président Manigat, appuyé par la Démocratie Chrétienne, arrivé au pouvoir frauduleusement le 17 janvier 1988 lors d'une élection entièrement manipulée par l'armée d'Haïti, a incarné cette fausse démocratie, tout juste bonne à satisfaire les instances internationales. Sa présidence éphémère, sans soutien populaire, ne fut même pas tolérée par l'armée, incapable de partager le pouvoir et pourtant soutenue internationalement comme seule institution capable de garantir la stabilité intérieure et régionale. Finalement, sauf quelques exceptions souvent montées en épingle, l'Église des pauvres n'a pas tant fait campagne pour le candidat Aristide que permis cette étonnante identification entre un prêtre persécuté — il a subi dix-huit attentats — et incorruptible et un peuple bafoué dans ses droits et dans sa dignité. De fait, nous voici devant une situation nouvelle, qui pourrait se qualifier de prépolitique au sens où le sys-

---

23. J.-B. ARISTIDE, *La vérité en vérité*, Dossier de défense présenté à la S.C. pour les religieux et les Instituts séculiers, Port-au-Prince, 1989.

tème de partis n'est pas encore instauré en Haïti. La société civile cherche plutôt un consensus et une expression dans son refus de l'arbitraire et des privilèges. Le nouveau Code de droit canon, écho surtout d'une problématique européenne, n'a pas prévu une telle situation. Pourtant, le départ forcé de l'archevêque de Port-au-Prince, considéré comme soutien de la dictature et lié au putchiste Roger Lafontant le 7 janvier 1991, et l'homélie de Monseigneur Laroche, président de la Conférence épiscopale le 7 février 1991 ont apaisé une tension qui ne demandait qu'à grandir[24]. Les opposants au changement en Haïti voulaient attaquer le Président Aristide sur la question de son lien avec le Vatican et l'épiscopat. Aujourd'hui, le Président Aristide se considère toujours comme prêtre même s'il n'exerce pas, le temps de son mandat de cinq ans, le ministère sacerdotal.

2. Quel modèle ecclésiologique se dessine dans cette naissance ?

Le visage de l'Église d'Haïti se dessine en contexte d'annonce d'une bonne nouvelle aux pauvres, au peuple d'Haïti tel qu'il vit, tel qu'il souffre, tel qu'il espère, tel qu'il parle. En ce sens, le modèle ecclésiologique qui s'esquisse s'oppose aux autres tentatives d'implantation de l'Église, qui ont été vouées à l'échec dans la brève histoire d'Haïti[25]. Ainsi une Église imposée par le haut, soit par la force, soit par la supériorité d'une civilisation, soit encore en important un modèle unique de développement économico-technique, ne peut correspondre à l'Église née de l'évangélisation véritable. Par extension, on peut dire qu'au modèle d'une Église descendant d'un lieu (un pouvoir ou un savoir ou un avoir) vers un peuple s'oppose le modèle d'une Église en mission d'évangélisation parmi un peuple. Si un peuple n'est pas une masse égalitaire, mais se structure selon son histoire et sa culture propres, l'évangélisation, comme l'annonce d'une bonne nouvelle de délivrance aux pauvres, ne cherche pas à conquérir les élites pour atteindre la base. Car de l'élite à la base existe en Haïti la distance de la colonie ou de la dictature[26], incompatible avec les valeurs évangéliques. Toutefois le peuple ne se forge pas à lui-même sa Bonne Nouvelle, il la reçoit d'un autre que lui, le

---

24. Publié dans Haïti Information Libre (12, rue Crémieux, F-75013 Paris), février 1991 et par DIAL n°1570 (7 mars 1991).
25. À propos des Amérindiens du Canada, on peut lire un livre qui traite plus généralement de ce problème connu : A. PEELMAN, *L'inculturation, l'Église et les cultures*, Paris, Desclée-Novalis, 1988.
26. J. CASIMIR, *La Caraïbe, une et divisible*, Port-au-Prince, CEPALC-Nations Unies-Henri Deschamps, 1991.

Christ ressuscité, par le moyen d'une communauté vivante et évangélisatrice. L'évangélisateur ne surplombe pas le peuple à qui il est envoyé. À l'égal de ses frères, il témoigne par sa parole vérifiée dans sa vie que la Bonne Nouvelle vient de plus haut que lui. En quelque sorte, ce n'est pas lui qui est supérieur, mais la Parole qu'il annonce. L'accord, la réception de cette annonce scelle le pacte libérateur. Les deux sommaires des Actes des Apôtres (*2*, 42-46 et *4*, 32-35) notent combien le peuple était heureux d'entendre et de voir la première communauté chrétienne. L'adhésion à la communauté est un acte joyeux, né du bonheur d'une réponse libre. Dès lors la croissance de la communauté devient le signe majeur, l'Église germe, grandit comme un arbre qui reçoit sa lumière du Soleil de Justice. La dialectique de l'envoi et de la réception respecte à la fois l'altérité d'un message advenu par grâce et non pas forgé par une puissance quelconque, et la liberté nécessaire à la réponse. Dès lors l'Évangile, auquel il ne manque aucun mot, s'enrichit en quelque sorte de la réponse des pauvres en qui Jésus s'identifie : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait » (*Mt 25*, 40). L'Église naît de ce peuple en acte, en mouvement de réponse libre. Le mouvement de haut en bas résultant d'une mondanisation de l'Église, au sens johannique du mot, se trouve écarté au profit du mouvement d'invitation à la libération proposée à tous ceux qui souffrent, tous les exclus, les boiteux, les estropiés et les prostituées de la terre. Ce n'est qu'ensuite que la communauté se structure pour sa croissance par les ministères et les charismes.

Les ministères rappellent que cette communauté est bien la communauté convoquée par le Christ et annoncée par les Apôtres. Les charismes, dont la liste en Haïti n'est pas close, permettent à cette communauté de grandir dans le service, dans le bonheur de la réponse et dans la charité joyeuse de la lutte contre la solitude et les forces du mal. La faillite aujourd'hui constatée des paroisses, souvent gigantesques, dans leur tâche d'évangélisation, comme aussi celle de la famille haïtienne déchirée par la misère, manifeste en creux la nécessité des communautés de base. Elle fait poursuivre la tâche évangélisatrice par l'alliance concrète d'une parole partagée et d'une communauté actrice de son évangélisation. Dans ce modèle ecclésiologique, la Parole et la communauté sont en première ligne pour l'avènement de la foi *ex auditu*. Les sacrements sont tout à la fois le fruit de ce travail de la parole et de la communauté et la sève d'une communauté toujours en croissance.

Les ministères privilégiés sont ceux de l'enseignement — annonce du plan de libération de Dieu pour les hommes qu'Il aime — et la vi-

site des communautés pour travailler à la cohésion et la croissance du corps du Christ et éviter qu'elles ne se referment sur elles-mêmes. Ces deux ministères supposent une très grande écoute du peuple où s'implante, mieux s'incarne l'Église. Le message et la coordination ne sont pas donnés à priori, mais destinés aux pauvres. Si on peut dire que l'Église n'est pas une démocratie, elle n'est pas non plus une monarchie, encore moins une dictature personnelle (du ministre ou du leader). La réception communautaire de la Parole est le gage de la santé du groupe qui, selon le niveau opératoire des décisions, peut soit intervenir, soit informer, soit préparer les décisions à prendre dont le critère est bien le *sensus fidei*, le *consensus populi*, peuple heureux de répondre à une invitation gratuite à la vie.

Ainsi de l'effort de libération communautaire nous voici renvoyés à la culture du peuple, où s'effectue l'annonce d'une Bonne Nouvelle. Pour qu'elle soit nouvelle et bonne, cette annonce doit être entendue, comprise et opératoire. L'infini respect des cultures et des religions est nécessaire. Cependant Haïti désigne un problème nouveau. Les conditions spécifiques de l'esclavage, comme cause directe du peuplement blanc et noir des Caraïbes après la destruction de la culture indigène, obligent à la création d'une culture nouvelle : les Blancs en dépendance de leur culture métropolitaine, les Noirs en attachement brisé avec l'Afrique. Ainsi le Vaudou est né de cette terrible souffrance de l'arrachement et de la répression permanente. Encore une fois il n'y a pas simple syncrétisme, par où des éléments religieux chrétiens seraient employés par le Vaudou et vice versa, mais stratégie ou ruse de survie, par où les opprimés semblent acquiescer à leurs oppresseurs tout en forgeant dans cet acquiescement même les armes de leur résistance. Que les clercs s'indignent de la demande de baptême par les vaudounisants, c'est compréhensible, mais qu'ils se souviennent que le baptême a été imposé dans la souffrance et compris comme la faveur du Dieu des forts, dont il vaut mieux avoir la protection que la colère.

Cette situation aujourd'hui inextricable exige la double prise de conscience et la double autocritique de l'Église et du Vaudou. Depuis la Constitution de 1987, ce dernier n'est plus obligé à la clandestinité. Il est temps qu'il manifeste en plein jour sa capacité à aider le peuple miné par la faim et structuré dans l'injustice et la corruption. Ainsi l'Église devra le respecter comme une religion véritable, qui n'a plus besoin de s'abriter mais de s'exprimer. Par là, un vrai dialogue des cultures et des religions pourra s'instaurer pour trouver ensemble des solutions aux terribles problèmes posés par la misère et par la destruction dans l'histoire.

3. Quelle est la signification universelle de ce modèle d'Église ?

L'Église en marche vers le Ressuscité se perçoit comme *semper reformanda*. Elle se méfie des modèles où peut se glisser la mondanisation. Envoyée dans le monde, elle n'est pas du monde. Cette tension lui permet une purification permanente, où elle reconnaît le travail de l'Esprit. Cette purification permet une ouverture sans cesse plus grande à l'autre comme signe du tout Autre. Il n'y a pas tant l'émergence d'un modèle haïtien d'Église que la naissance de l'Église qui est à Haïti. L'évangélisation des pauvres par les pauvres, la constitution d'une Église des pauvres, enrichit la polyphonie catholique. Les questions posées par la Conférence épiscopale d'Haïti en août 1987 et octobre 1988[27] ont permis une clarification : l'Église ne naît pas du peuple, mais de la réponse du peuple à une proposition de salut par la foi.

L'Église n'est ni populaire ni démocratique au sens surchargé par l'histoire que ces mots ont pris, surtout en français. Elle est bien l'Église des pauvres, insérée dans la culture de ce peuple le plus pauvre du continent américain et le plus marqué par l'esclavagisme, car c'est en Haïti que le système esclavagiste a été poussé le plus dans la logique de la rentabilité. Elle est née par la volonté de l'Esprit Saint, qui a inscrit la soif de liberté dans le cœur de l'homme. Elle respecte ceux qui lui ont été envoyés dans la mesure aussi où ils respectent l'hospitalité culturelle d'Haïti. Comme le dit un cantique récent : « Évêque créole dans un peuple créole ». L'Évangile ainsi annoncé est devenu sa boussole, spécialement dans le choix prioritaire des pauvres. En retour, elle propose aux Églises sœurs de nouvelles formes de rencontre et de solidarité.

Le cinquième centenaire de l'évangélisation du Nouveau Monde consacré par la réunion du Conseil des évêques d'Amérique Latine et le choix du thème de la nouvelle évangélisation est l'occasion unique de manifester l'universalité de l'Église des pauvres, non comme unique modèle, mais comme voix nécessaire à la polyphonie pour que l'Église soit l'Église du Christ. Par sa longue et douloureuse histoire préparatrice, l'Église d'Haïti doit apporter à l'Église universelle le bilan critique et serein de la première évangélisation. Là se manifestera l'importance de la Parole invitant une culture à répondre en direction de la délivrance et de la vie. Là seront dénoncées toutes les formes de néo-esclavage, comme le sort des *braceros* haï-

---

27. Textes dans *Présence de l'Église d'Haïti*, cité n. 20.

tiens en République Dominicaine, et le travail des enfants. Là seront chantées en polyphonie les merveilles d'un Dieu qui a vu la misère de son peuple (*Ex 3*, 7) et qui élève les humbles. Car Il choisit ce qui est faible pour confondre les forts[28].

Haïti W.I. — Port-au-Prince Gilles DANROC, O.P.
P.O.B. 1744

Sommaire. — Cet article, inspiré par la célébration du cinquième centenaire de l'arrivée de Christophe Colomb en Haïti, présente le bilan de la première évangélisation avec l'analyse de la société où elle se réalise, puis dégage les chances actuelles d'une évangélisation véritable de la culture haïtienne : les éléments principaux de l'Église des pauvres, le modèle ecclésiologique où elle apparaît et la signification universelle de ce modèle.

28. Cet article a été rédigé le 15 septembre 1991 ; il n'a pu intégrer les événements sanglants du retour de la dictature en Haïti.